

# En beauté... quand-même...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **20 (1952)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569825>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# En beauté . . . quand-même . . .

par Dann

Bords de Seine. Quelques pêcheurs que l'espoir incite à la patience la plus grande, les yeux fixés sur un bouchon qui s'obstine à demeurer inerte sur l'eau calme... un marinier, torse nu, sur une péniche qui passe. Il chante, ce marinier, il chante parce que le soleil brille, parce que le ciel est bleu, parce qu'il est sur son bateau, son beau bateau tout frais repeint; il chante parce qu'il est beau et que le soleil a doré son buste magnifique; hier soir, au bal . . . mais à quoi bon se souvenir? Le bal est fini, et la péniche s'en est allée, car un marinier est un nomade . . . il faut toujours partir, même si l'heure est douce, même si l'amour semble être là . . .

Bords de Seine. Tout dit «Gaieté», «Espoir», «Belle saison», et pourtant, pas plus tard que la semaine dernière, Jean-François a payé sa dette au bonheur . . .

---

— Viens avec nous à la campagne, lui avaient dit ses camarades; Daniel nous invite à passer quelques jours en sa propriété sur les bords de la Seine.

Mais Jean-François avait le coeur trop lourd pour songer aux divertissements d'un séjour loin de Paris avec une bande de camarades. Pauvre Jean-François! Comme les amitiés particulières sont parfois pénibles de conséquences pour les coeurs trop sensibles! Tout porte à croire qu'il existe une espèce de Tribunal occulte de la Vertu pour juger et condamner ceux qui s'éloignent du sentier surpeuplé du Conventionnel. Car s'il est des invertis ridicules et corrompus qui se font gloire et honneur de leur état, et promènent avec leurs cheveux décolorés et leurs minauseries caricaturales une véritable affiche, il en est d'autres qui acceptent leur nature, sans plus, et s'efforcent d'accomplir déceimment une pauvre existence réprouvée d'avance et tourmentée au-delà même du tourment.

Jean-François était de ceux-ci. Voilà qui suffit à expliquer ses larmes et sa détresse. Son ami, son compagnon — dois-je dire «son amour» — lui avait signifié franchement (mais combien cruelle est parfois la franchise!), la fin de leur amitié. Jean-François souffrait, souffrait, comme seul un poète peut souffrir. Il ne réagissait pas, et le coup qui l'avait frappé semblait l'avoir réduit à une inertie définitive. Aucun ressort, aucune colonté, rien, que des larmes . . .

C'est justement cette absence de volonté qui lui permit d'accepter en fin de compte l'invitation de ses camarades.

Et c'est en cette ravissante campagne, à quatre-vingts kilomètres de Paris, que s'accomplit ce que chacun des six jeunes gens interprétait comme une sorte de miracle: Jean-François retrouva soudainement son beau sourire, une vitalité étonnante, et . . . une coquetterie absolument inhabituelle, presque féminine, qui le faisait rester des heures durant en plein soleil, cheveux défaits, corps nu, à l'exception d'un slip de bain.

— Je veux être bronzé, disait-il, c'est tellement plus beau!

Et chacun de s'étonner de ce caprice, car Jean-François ne s'était

jamais préoccupé outre mesure de son anatomie. D'ailleurs il n'en avait nul besoin, étant naturellement fort bien servi par la nature. Comme il est beau, pensaient ses camarades !...

— Voyez, disait Jean, comme les chagrins d'amour, si sincères soient-ils, sont éphémères... Notre ami, qui est de loin le plus sentimental de nous tous, est déjà guéri !

— C'est formidable, remarquait Daniel: un peu de campagne, des arbres, quatre-vingts kilomètres en voiture, et le soleil qui lui dore la peau, voilà qui a complètement effacé toute trace de tristesse en lui !

— Ne nous en plaignons pas...

— C'est tellement mieux ainsi...

Être beau... être très beau... être de plus en plus beau... Oui, Jean-François, tu voulais atteindre la parfaite beauté, et, le dernier jour de ton séjour avec tes amis, tu avais obtenu le résultat souhaité. Ton corps, Jean-François, était de cuivre rouge, et tes muscles saillaient en des fuseaux de bistre...

Tes yeux, Jean-François, étaient nourris de rêve...

Ta bouche, Jean-François, demeurait à peine entr'ouverte, comme pour sourire à quelque chimère visible seulement pour toi...

En un mot, ton corps de jeune athlète, tes yeux de poète, tes lèvres d'amant, tout cet ensemble était demeuré le même, avec seulement en plus la caresse du soleil de juillet et la morsure du chagrin récent.

— Puisque nous regagnons Paris dès demain, avais-tu dit, allons nous baigner aujourd'hui... La Seine est tiède, et il n'y a pas de vent...

— D'accord, les gars ?

— D'accord !

Tu voulais te baigner, Jean-François...

Et ce fut la folle équipée de sept jeunes gens grisés d'air et de vent, éclatants de jeunesse, qui se lançaient dans l'eau, nageaient, barbotaient, plaisantaient.

Cette même péniche qui passe aujourd'hui, Jean-François, passait également au moment où... Ce même marinier au beau torse robuste, chantait cette même chanson qu'il fredonne aujourd'hui:

«Tas de grands yeux rieurs

«Qui font battre mon coeur,

«Et quand tes mains

«Sont dans mes mains,

«Je ne pense plus au lendemain...»

Chanson banale... Tu as regardé le bateau qui passait, écouté le marinier qui chantait, aperçu tes amis qui se poursuivaient dans l'eau avec maints éclats de rire, mais ni le bateau, ni le marinier, ni tes camarades, ne t'ont entendu parler; personne n'a compris ce que disaient tes yeux agrandis par l'accomplissement d'une destinée:

«Être beau... être beau, car toute fin doit être belle. Finir en beauté, ne pas se présenter devant le Juge suprême avec une triste mine et des yeux éplorés. Je suis beau, moi, Jean-François, beau grâce à ma peine, car j'ai souffert à en crever, ou à en vivre... J'ai vécu, donc je suis beau; la souffrance embellit...

«Je suis beau, moi, Jean-François, grâce au soleil qui a donné à mon

corps ses caresses dorées et sa luminosité si chaude... si apaisante... Je suis beau pour vivre et t'aimer, toi qui ne m'aimes plus, mais puisque tu ne veux pas de mon amour, à quoi bon vivre?... Il ne me reste plus qu'à être beau pour mourir... La Seine est là qui me tend ses flots; je serai donc beau pour elle comme je l'aurais été pour toi... je ne sais plus rien de toi, plus rien de ce que j'aimais, je sais seulement que je marche dans l'eau, que le soleil brille toujours là-haut, là-haut où m'attend le Juge suprême, je sais que je marche dans l'eau... que je marche dans... que je marche... que je... que...»

Six jeunes gens pleurent un ami disparu, dans notre grand Paris, tandis que sur les bords de la Seine, quelques pêcheurs attendent la touche révélatrice, qu'un bateau passe, qu'un marinier chante parce qu'il a dansé hier soir au bal et qu'il est jeune, et qu'il est beau, et qu'il est amoureux, et... et... et la vie continue dans le soleil et le vent, tandis que coule la Seine et que coulent les jours...

## *Une Lettre parmi les autres*

Mercredi, 9. VII. 52

Bien cher Monsieur,

Ma dernière journée à Paris, libéré du travail, en plein dans la préparation de mon départ demain; mais auparavant je veux vous adresser une nouvelle lettre. Une lettre qui voudrait en partie répondre, reprendre, dissenter, à et surtout ce que vous avez eu l'occasion de me dire dans vos précédents envois.

Juillet est d'ailleurs un bilan pour moi, car c'est vraiment une fin d'année, plus que décembre, et il m'est toujours exquis de faire un certain bilan concernant toutes mes activités autant intellectuelles que matérielles, donc aussi concernant notre cause.

Et comme je suis heureux alors d'avoir appris à vous connaître avec votre oeuvre zurichoise. Et je songe à beaucoup d'autres français qui ignorent votre revue. Comment les toucher? Car je reste persuadé, voyez-vous, que nous avons d'abord à prêcher au sein de nous-même. Que de cas qui durant ces 9 mois m'ont étonné, scandalisé, de ces attitudes d'homosexuels qui n'ont plus rien d'humain, de viril, de propre. Vous avez raison de condamner certaines allures, attitudes, intonations de voix, féminisations. Jamais je ne comprendrai cette folie de certains. Je connais à Paris peut-être cent cinquante homosexuels et ce assez bien, chacun est un cas, chacun veut avoir raison, chacun veut sa vie et ses licences, pourquoi ne pas vouloir être vraiment un homosexuel.

Je voudrais connaître vos réunions du mercredi à Zurich pour non point condamner ni juger mais pour y faire de nouvelles observations. A Paris des divers milieux que je fréquente il y aurait beaucoup à dire, chacun divers et avec sa note très particulière, qui ferait volontiers que dans ce que vous appelez souvent notre «minorité»